

IVAN STRANNIK

La

Pensée Russe

contemporaine



Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières



Fernando Rivera

30-12-1913.

La Pensée Russe

contemporaine

DU MÊME AUTEUR

- Les Vagabonds, de Gorki, préf. et trad.** 1 vol.
L'Appel de l'eau, roman. 1 vol.
La Statue ensevelie, roman. 1 vol.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

IVAN STRANNIK

La

Pensée Russe

contemporaine



Librairie Armand Colin

Paris, 5, rue de Mézières

1903

Tous droits réservés.

INTRODUCTION

LES CONDITIONS SOCIALES DES LETTRES RUSSES CONTEMPORAINES

On parle souvent des « brumeuses » littératures du nord ; cette épithète s'est aussi attachée à la littérature russe. On s'excuse de ne pas la comprendre, en insinuant qu'elle est essentiellement obscure, qu'elle évoque des images flottantes et incertaines, aux contours diffus, qu'elle pose des problèmes de conscience bizarres, enchevêtrés, inutiles.

Pourtant la littérature russe est vivante, préoccupée de questions réelles, scrupuleusement soucieuse de l'exactitude. Elle peut sembler fruste, par la crainte qu'ont les auteurs de trop déterminer quelque trait de la vie sociale ou d'un caractère individuel : ils savent que cette vie et ces caractères sont en voie de formation. L'ordre social, en Russie, ne suit pas une routine ancienne, évoluant avec lenteur dans une direction qui lui aurait été imprimée depuis des siècles ; il tend à se préciser, à se fixer ; il cherche à se constituer.

Tout est complexe et inquiétant, dans ce vaste pays. Mal définie, la situation du paysan : après son long servage, on l'avait idéalisé, et puis ensuite dénigré parce qu'il

ne répondait pas tout à fait aux espérances qu'on fondait sur lui un peu hypothétiquement. Ce n'est que de nos jours qu'on a pris le parti de l'étudier avec rigueur et précaution. Les devoirs de l'État et des particuliers à l'égard du paysan ne peuvent être réglés avant l'achèvement de cette enquête... Extraordinaire et tâtonnant, le rôle de l'« intelligence », cette force qui s'est soudain révélée et qui, bienfaisante et rude, remuante et entravée, pressent qu'une grande œuvre la réclame, s'y précipite avec dévouement, avec héroïsme, et, comme émerveillée de trop de choses à faire, procède confusément sous les menaces, d'ailleurs, d'une force contraire, celle de l'« Autorité », sûre de soi, elle, prodigieusement armée, infaillible dans la manifestation de sa volonté traditionnelle... Presque tragique, l'activité de l'écrivain, qui se sert de ses yeux non pour admirer ni pour jouir, mais qui guette de ce grand pays le lent et puissant éveil, qui écoute et répercute les soupirs et les voix, qui veut agir lui aussi par les moyens qu'il possède, recueillir les symptômes attentivement, venir en aide vite, empêcher que la masse retombe dans le sommeil, la tenir en haleine, la secourir et l'éclairer.

Telle est la tâche qu'assumèrent, dans la seconde moitié du dernier siècle, les meilleurs écrivains russes. Ils ont été des pionniers opiniâtres et des agitateurs de pensée. On peut suivre, à travers leurs écrits, les différentes phases par lesquelles a passé la vie russe. Chaque tressaillement de l'âme nationale les a fait vibrer. Avec des incertitudes, des virements d'idées, mais sans défaillance morale, ils se sont consacrés à une œuvre sociale immense; l'art qu'ils réalisent est rigide et austère.

Ce qui distingue surtout la littérature russe des autres littératures européennes, de la française par exemple, c'est l'absence de coquetterie. Et cela ne provient pas d'une incapacité esthétique des écrivains, mais d'un mépris raisonné de l'art inutile. Il y a trop de choses à dire, urgentes, nécessaires, pour qu'on flâne à les dire avec élégance. On n'a pas le loisir de s'appliquer à un style très délicat et ouvragé. Même, l'âpreté est de mise.

Ce grand mouvement des lettres russes contemporaines résulte de la perplexité profonde, du trouble idéologique qui a suivi l'abolition du servage, en 1861.

« Jusqu'à la guerre de Crimée, dit Chtchédrine, notre littérature fut semblable à une princesse de conte de fées, enclose dans quelque château fantastique. Elle était pure, haute, lointaine, peu abordable. Le changement des circonstances voulut que la littérature se rapprochât de la vie, qu'elle ne se présentât plus au lecteur sous une forme si abstraite et noble, mais qu'elle prît le ton d'un éducateur amical, bienveillant, avenant et simple, qui daigne parler de petites choses, qui daigne rire et raconter ses aventures. »

A partir de cette époque, les écrivains s'intéressèrent à des êtres que jusqu'alors on avait négligés : on découvrit ces pauvres gens dont l'existence est chétive, misérable, qui semblent insignifiants, qui ne comptent pas et qui pourtant sont la réalité de la masse vivante et agissante : les paysans, les ouvriers des villes, les petits employés.

Et, à l'égard de tous ceux-là, l'écrivain se sentit un devoir qu'il revendiqua avec un entrain généreux, avec une tendresse pleine d'effusion. De pareilles velléités s'étaient, du reste, manifestées antérieurement dans l'esprit russe. Le programme des littérateurs russes d'aujourd'hui n'est-il pas contenu déjà dans cette profession de foi que, dès 1841, Gogol adressait à Botkine.

« Qu'est-ce que cela peut me faire, que *moi* je comprenne, que le monde des idées *me* soit ouvert dans l'art, la religion, l'histoire, si je ne puis partager ce bien avec tous ceux qui devraient être mes frères par l'humanité, mes proches selon le Christ, mais qui me sont étrangers ou ennemis par le fait de leur ignorance? Qu'est-ce que cela me fait qu'il y ait du bonheur pour les privilégiés, quand la majorité des hommes ne soupçonnent même pas l'existence du bonheur? Loin de moi le bonheur s'il m'échoit à moi entre mille! Je n'en veux pas, s'il ne m'est pas commun avec mes frères!... »

Et Gogol terminait sa lettre par cette angoissante ques-

tion : « L'homme a-t-il le droit de chercher l'oubli dans l'art et la science ? »

Bélinsky, vers la même époque, déclarait vains, indignes de l'encre que l'on y emploie, les produits de la « pure inspiration ». Tourguéniev s'était juré de consacrer son talent à un effort politique et moral. Il voulut faire de son art un instrument de propagande contre le servage.

Mais le grand mouvement d'idées qui suivit l'acte de 1861 devait donner une force plus impétueuse, une acuité plus intense à ces désirs épars. Ce fut une explosion de sentiments généreux, peu cohérents, maladifs quelquefois dans leur exaltation, douloureux dans leur véhémence.

« L'affranchissement des serfs, écrit Gleb Ouspensky, ou du moins la seule idée de l'affranchissement, a, comme un tourbillon, apporté cet idéal : le travail béni, la fraternité des hommes entre eux, la dignité du moujik. Avant l'abolition du servage, la vie contredisait impitoyablement et grossièrement les vérités essentielles. Et voici que la perturbation commence... Une génération élevée dans les principes désuets du mépris pour l'individu et le travail a dû comparaître devant l'implacable réalité... Alors se déchaînèrent en Russie les malédictions, les désespoirs, les suicides. Mais on entendit aussi s'élever des chants d'allégresse. »

Ailleurs, Ouspensky s'efforce de caractériser le malaise profond qui tourmente la Russie et le secours qu'elle réclame : « C'est un grand artiste au cœur démesuré qu'attend la masse, masse souffrante, en gésine d'une idée neuve et claire, masse indigente, infirme, qui avance comme elle le peut, sur une route inconnue, vers la lumière. Combien, dans cette foule, de gens qui s'étendent à terre et refusent d'avancer; combien pensent mourir à chaque pas et gémissent; combien sont vivants, audacieux, intransigeants; combien aussi sont mauvais et montrent les dents avec rage! Et tout cela, hardi ou faible, s'élançe, parce que la route est neuve; et tout cela se fâche, parce que l'on ne peut encore, ni ne veut, se faire à la nouveauté. Oui, cette

masse se torture ou entre en joie, parce que tous les individus sont atteints d'une même rage, la rage de la vérité, qui a pénétré les cœurs, qui tue ou tenaille les uns et remplit les autres d'une force invincible ».

*
* *

En aucun pays peut-être l'écrivain n'est aussi profondément convaincu de l'importance et de l'utilité de son œuvre, aussi résolu à l'accomplir coûte que coûte. Et pourtant, en aucun pays son action n'est plus difficile, sa besogne d'apôtre plus ingrate.

Il lui faut d'abord lutter contre l'indifférence ou la méconnaissance du public qu'il voudrait conquérir à ses idées.

Les classes cultivées, très instruites, se plaisent surtout aux littératures étrangères, dont les traductions abondent en Russie et qui sont très lues aussi dans le texte original. Or, quel enseignement pratique tirer de ces livres anglais, français ou allemands, pour lesquels on néglige la littérature nationale? Ils ne contiennent pas la réalité sociale russe. Leur enseignement n'est pas direct. Il n'agit que par la comparaison et le contraste. Il est parfois un stimulant; mais il ne saurait fournir d'indications précises et concrètes, ni déterminer les réformes utiles que l'authentique état de choses réclame.

Quant au peuple, dans les campagnes il ne lit pas; dans les villes il ne lit guère. Les journaux sont peu répandus. Jamais, en Russie, on ne voit un cocher de fiacre, un manœuvre, un laboureur lire une feuille publique. Le peuple est beaucoup trop attaché à la besogne immédiate, trop ignorant surtout.

Le peuple est étranger à ce qui se passe dans le pays; on ne l'invite qu'à obéir sans discuter ni même apprécier la règle sociale à laquelle il est astreint. Les journaux sont pleins de communications sur la politique extérieure, de correspondances des autres pays, de comptes-rendus de

Note

pièces jouées à Paris, d'analyses de livres, de descriptions de tableaux ou de modes : à peine font-ils allusion aux affaires de la Russie. La tentation de les lire ne se présente pas au peuple... Si un miracle se produit dans quelque partie de l'empire, si quelque prêtre se révèle comme doué de capacités thaumaturgiques, si un tzar vient à mourir ou bien échappe à quelque accident, alors certes, plusieurs jours après, on verra, au village, des groupes se réunir autour de quelque lettré qui épellera la nouvelle avec force commentaires et soupirs; mais ces occasions sont rares, et le paysan ne va pas perdre un temps précieux à les guetter. Les journaux ne traitent pas de ce qu'il serait essentiel au peuple de savoir; ils ne l'éclairent pas sur ses besoins, ni sur ses droits.

*
* *

Est-ce à dire que l'écrivain néglige de répondre aux inquiétudes et aux vœux de la masse russe? Certes, non. Mais il n'est pas libre d'agir comme il le faudrait, comme il le voudrait. La censure l'épie et l'arrête s'il a vu trop avant dans les affaires publiques.

La censure, en Russie, est, par sa sévérité et aussi par ses caprices déconcertants, un empêchement terrible à toute manifestation littéraire et intellectuelle. M. Arséniev écrivait, en 1869, dans le *Messenger d'Europe* :

« Le nombre même des journaux et des revues qui ont été interdits ne suffit pas à donner une idée complète du joug qui pèse sur le journaliste russe. Combien d'articles ne furent pas imprimés, que de travail perdu! On a peine à se figurer ce que le journalisme aurait pu faire pour le bien social et ce qu'il n'a pas fait par peur d'attirer la colère du Gouvernement. »

Ces paroles n'ont rien perdu de leur actualité. La situation de l'écrivain russe ne s'est pas sensiblement modifiée depuis lors.

Les tracasseries de la censure sont d'autant plus pénibles

et néfastes que les règlements sont plus confus et incertains : il en résulte un embarras insupportable. Dans un article intitulé « Du monde du hasard », M. Rosenberg fait cette remarque :

« En dépit d'un système compliqué mais peu cohérent de pénalités pour les délits de presse, notre censure s'abstient de définir ce qui constitue le délit, de déterminer les cas auxquels ces pénalités s'appliquent... Aux demandes d'éclaircissements, la réponse est toujours la même : — les périodiques et les journaux sont interdits ou poursuivis à cause de leurs tendances nuisibles. Ce que sont les *tendances nuisibles*, la loi ne le dit pas, et cette omission est volontaire. »

L'histoire de la censure, tragique depuis ses origines, le fut particulièrement sous le règne de Nicolas I^{er}. Alors, l'ombrageuse sévérité du gouvernement prit les formes les plus paradoxales. On vit des censeurs jetés en prison pour quelque négligence, pour un peu de tolérance peut-être.

Le 6 avril 1865, sous le règne plus doux d'Alexandre II, la Russie emprunta le système qu'avait imposé à la France Napoléon III en 1852. Plusieurs pays d'Occident, qui l'avaient aussi adopté, ne tardèrent point à le laisser tomber en désuétude. En France même, il ne se maintint que seize ans et disparut peu de temps après que la Russie l'eut adopté... Mais il est significatif que ces règlements, qui en France avaient paru réactionnaires abusivement, semblèrent en Russie une mesure libérale.

« Tout directeur de journal peut éviter l'ennui d'une censure quotidienne en se pliant aux exigences de l'administration », dit un journal officieux. La loi du 6 avril établit en effet, pour les directeurs de journaux, des sanctions telles que la suspension, l'interdiction définitive ou temporaire des périodiques ou des journaux ; mais elle admet l'existence d'une presse libérée de la censure préliminaire. Les journaux qui continuaient à être revisés quotidiennement par la censure, avant d'être livrés au public, se crurent à l'abri de toutes persécutions.

Donc, dans le monde des lettres, on s'enthousiasma. On

célébra la possibilité de ne plus mentir, de ne plus déguiser sa pensée, de parler enfin librement : c'était, disait-on, l'affranchissement de la presse après l'affranchissement des serfs... Dans la joie où l'on fut, on négligea de remarquer tant de restrictions ou de sévérités qui donnaient à la loi son véritable caractère.

Le troisième avertissement entraîne la suppression temporaire. A sa réapparition, le journal est soumis à la surveillance quotidienne : chaque numéro doit être vu par le censeur la veille au soir de la mise en vente.

La loi se développa, se compliqua et devint toujours plus gênante en même temps que plus imprécise. En 1870, le directeur d'un journal officieux fut révoqué pour avoir inséré un article qu'avait pourtant accepté le censeur.

L'administration ne prend pas la peine d'expliquer les motifs des châtiments qu'elle distribue. En quelques cas seulement elle le fit. Ainsi, en 1874, *la Gazette de Pétersbourg* se vit interdire la vente au numéro « pour avoir communiqué une nouvelle inexacte ». En 1877, *le Goloss* fut pareillement frappé pour la publication d'un article intitulé « L'école de la Municipalité, système de méfiance », et *le Monde russe* pour avoir annoncé faussement la descente des Turcs à Eupatoria. En 1876, on sévit contre plusieurs journaux « à cause de leur attitude relative aux projets du gouvernement lors des troubles de la Géorgie ». Ces motifs démontrent bien que les avertissements et les interdictions temporaires ne peuvent éclairer sur leurs droits les directeurs de journaux. Trop de journaux, même des plus réactionnaires et orthodoxes, ont été trouvés nuisibles un jour ou l'autre ; on y a vu « des jugements hardis ou inconvenants au sujet des mesures gouvernementales », des injures « contre la classe noble et les fonctionnaires du pays », ou enfin « des marques d'indéniable sympathie pour des personnes opposées au gouvernement ». La revue *Sovremennik* ne se rendit-elle pas coupable « d'un jugement irrévérencieux à l'égard de l'Église orthodoxe » ? *Le Rouskoé Slovo* « ébranlait l'autorité de la religion chrétienne ». Un autre journal « parlait légèrement des coutumes du clergé ».

La censure est particulièrement susceptible en tout ce qui concerne la religion et l'ordre social. Elle défend les « jugements téméraires au sujet de la vraie foi », elle prohibe les « théories dangereuses du socialisme et du communisme ». *Les Archives de la médecine judiciaire* furent, une fois, punies pour un article sur la « situation des ouvriers en Occident au point de vue de l'hygiène ». L'article fut détruit, le directeur congédié, et le censeur, qui avait donné son visa, admonesté.

Depuis 1882, l'interdiction définitive d'un journal dépend de la décision des ministres de l'Intérieur, de l'Instruction publique, de la Justice et du haut procureur du Saint-Synode. Leur droit de veto s'applique même aux journaux soumis à l'examen quotidien du censeur. Les directeurs dont les journaux ont été définitivement interdits perdent le droit de publier aucun autre journal.

Telles sont les raisons pour lesquelles l'œuvre littéraire, — et spécialement le journalisme, — ne peut avoir sa pleine efficacité. La faute n'est point aux écrivains.

Étant donné le petit nombre des journaux et des revues, les circonstances périlleuses au milieu desquelles ils doivent essayer de se maintenir, beaucoup de jeunes esprits, qui auraient pu se développer utilement, n'ont point osé courir le risque ou se sont vite découragés. D'autres sont devenus, malgré eux, ternes et timorés; ils ont pris un style ambigu et prudent, où l'idée ne s'exprime point avec netteté et se dissimule sous maintes précautions.

Mais aussi, à cause de ces difficiles conditions d'existence, il se produit parmi les écrivains une sorte de sélection : les plus forts seuls subsistent. C'est pourquoi, dans la littérature russe, les noms sont peu nombreux mais dignes d'intérêt.

D'ailleurs, journalistes, romanciers ou philosophes, ils n'échappent point à la vigilance de la censure. Tolstoï, on le sait, a dû publier à l'étranger la plupart de ses derniers écrits, les plus importants au point de vue de la doctrine; en outre, on l'a excommunié solennellement.

Gorki est sans cesse tracassé par les autorités, et la cen-

sure retranche des passages de ses œuvres : elle en a interdit quelques unes en entier. La section des belles-lettres de l'Académie impériale des Sciences l'avait choisi comme l'un de ses membres; mais il ne fut pas indifférent aux troubles universitaires, la police en prit ombrage. Les journaux publièrent une communication suivant laquelle Gorki n'était plus académicien. Non que l'Académie l'eût elle-même chassé : la communication officielle disait qu'en élisant Gorki l'Académie ne croyait pas choisir un homme poursuivi par le Gouvernement; et elle concluait que l'élection était non avenue. C'est-à-dire que Gorki était révoqué par l'Académie sans que l'Académie y fût pour rien. Korolenko, qui n'est guère moins suspect que Gorki et que jadis on fit résider en Sibérie, écrivit donc au président académique qu'il démissionnait. En deux lettres très spirituelles et loyales, il fait connaître les causes de son mécontentement : il ne peut admettre qu'ayant jadis voté pour Gorki, il soit aujourd'hui censé le renier. Puis, il exprime d'une façon plus générale la souffrance des lettres russes. Il parle des « châtimens administratifs, qui jouèrent un si grand rôle dans notre littérature ». Il ne croit pas nécessaire, s'adressant « à une société savante qui compte parmi ses membres les meilleurs historiens du pays », d'entrer dans les détails de cette histoire. Il rappelle cependant les noms de Novikov, de Griboïédov, de Pouchkine, de Lermontov, de Tourguéniev, d'Aksakov, qui encoururent des pénalités diverses. Il note ce fait : « La surveillance policière que subit Pouchkine, gloire mondiale de notre littérature, dura non seulement autant que sa vie, mais trente ans après sa mort : en 1870, quand le général Mesentzev fut nommé chef de la gendarmerie, il réclama la liste des individus soumis à sa surveillance, et c'est alors que fut rayé de la liste le nom du conseiller titulaire Pouchkine. »

L'énumération de Korolenko est volontairement incomplète. Aux noms qu'il cite il faudrait en ajouter bien d'autres, et la littérature russe apparaîtrait alors, telle qu'elle est en réalité : comme un martyrologe.

*
* *

Le martyrologe des écrivains russes commence presque en même temps que la littérature russe. En voici quelques épisodes.

Sous le règne de la Grande Catherine, qui pourtant avait été l'amie de Voltaire et de Diderot, Radistchev fut condamné à mort pour un livre intitulé *Voyage de Pétersbourg à Moscou*. Ce profond écrivain, qui avait étudié à Leipzig, approuvait les idées occidentales. S'il avait subi l'influence de Rousseau et de Mably, la Grande Catherine y était pour quelque chose : c'est elle qui, férue alors de philosophisme, l'avait envoyé, ainsi que trois autres jeunes hommes, s'instruire à l'étranger. Radistchev, dans son livre, préconisait l'abolition du servage et, avec une très grande netteté d'esprit, établissait le plan de cette réforme sociale. Il signalait les abus des seigneurs, réclamait la liberté de la parole et la suppression de la censure. Il exprimait une doctrine déiste, affirmait l'égalité de tous les êtres humains, revendiquait pour le peuple des droits intangibles.

Quand il fallut poursuivre Radistchev, on fut embarrassé : il n'y avait point alors, en Russie, de lois qui s'appliquassent à son genre de crime. On fit donc appel à toutes les lois en vigueur, y compris le règlement militaire et les statuts maritimes. On utilisa contre lui des articles ayant trait « aux voleurs qui causent des troubles », « aux criminels qui attentent à la vie des rois ou veulent usurper le trône », « aux officiers qui livrent à l'ennemi une forteresse qu'ils pourraient défendre ¹ ».

A l'occasion des fêtes par lesquelles on célébra la paix conclue avec la Suède, la peine de mort pour Radistchev fut commuée. Il se vit privé de tous ses grades, de ses décorations, de ses titres de noblesse; on l'exila en Sibérie,

1. Miakotine. *Na slavnom postou*.

dans la prison d'Ilimsk. Il y vécut six ans, loin du monde civilisé, sous la surveillance de policiers qui le considéraient comme un malfaiteur vulgaire. A l'avènement de Paul I^{er}, Radistchev reçut l'autorisation de revenir en Russie et de résider dans ses terres. A l'avènement d'Alexandre I^{er}, il fut nommé membre d'une commission législative. Il s'efforça d'être utile aux serfs et de faire accepter de libérales réformes judiciaires. Son chef, le comte Zavadovsky, le menaça encore de la Sibérie. Radistchev, sûr que ses idées ne seraient jamais adoptées, se tua le 12 septembre 1802.

Le poète Poléjaïev, qui vécut de 1805 à 1838, devint notoire, quand il était encore étudiant, par une ode qu'il écrivait « en mémoire des bienfaits d'Alexandre I^{er} pour l'Université de Moscou ». Elle lui était commandée. Mais il avait aussi du talent pour la satire. Dans son petit poème de *Sachka*, qui circula manuscrit, il décrivait les mœurs et les fêtes des étudiants. Tout son avenir en fut détruit. La direction de l'Université connut ce poème, y trouva des passages irrespectueux à l'égard de la religion, y découvrit des traces de mécontentement au sujet de l'état social de la Russie. L'empereur Nicolas I^{er} était alors à Moscou pour les cérémonies de son couronnement. Il manda Poléjaïev et lui ordonna de lire, à haute voix, son poème. Après quoi il dit au prince Lieven, son ministre de l'Instruction publique : « Je mettrai fin à cette licence. » Le ministre fit observer qu'il n'y avait rien à reprendre à la conduite générale de Poléjaïev. Alors l'empereur dit au jeune homme : « Ces paroles t'ont sauvé, mais il faut que je te punisse pour faire un exemple. » Puis il ajouta : « Je te donne la possibilité de te racheter par le service militaire. Ton sort dépend de toi; si je t'oublie, tu pourras m'écrire. » Et il embrassa Poléjaïev sur le front... Le service militaire, sans terme et sans la possibilité d'y acquérir un grade, fut pour le poète un incessant supplice : il y subit toutes les brutalités. Puis la phthisie mit le comble à son infortune. Il est vrai qu'à son lit de mort on lui donna le grade d'officier.

Il faudrait signaler encore d'autres douleurs, celles par exemple de Chevtchenko, le poète petit-russien, dont on voulut anéantir systématiquement le génie en le faisant soldat, lui aussi, en lui interdisant d'écrire, de peindre.

Mais la râfle la plus terrible que l'on ait faite dans la pensée et dans l'art russe est celle que motiva le procès de Pétrachevsky. Dans la nuit du 23 avril 1849, Dostoïevsky fut arrêté; on le jeta dans la prison Pierre-Paul, où il resta huit mois. Le motif de l'arrestation était « l'affaire Pétrachevsky ». Pour avoir pris part, pendant trois ans, aux réunions que donnait Pétrachevsky; pour s'être mêlé à des conversations où l'on blâmait la sévérité de la censure; pour avoir fait la lecture, à l'une de ces réunions, de la fameuse lettre de Bélinsky à Gogol, que Plechtchéïev avait envoyée de Moscou et qui est « pleine d'expressions indécentes contre l'Église orthodoxe et la puissance suprême »; pour avoir fait à nouveau cette lecture chez Dourov et avoir donné la lettre à copier à Monbelli; pour avoir eu connaissance d'un projet de typographie, que l'on méditait chez Dourov; pour avoir assisté chez Spechnev à la lecture de la *Causerie du Soldat*; pour avoir nourri des intentions criminelles; pour avoir tenté, avec d'autres, de répandre des écrits anti-gouvernementaux, Dostoïevsky fut condamné à la peine de mort ainsi que vingt membres des réunions Pétrachevsky, et Pétrachevsky lui-même. Dostoïevsky et ses compagnons furent conduits à la place Sémenovsky, le 21 décembre 1849.

Là, tout est préparé pour l'exécution. Au milieu de la place, une haute plateforme avec trois poteaux. Trois bataillons, de ceux auxquels appartenaient plusieurs des condamnés, font la garde. Les condamnés sont amenés sur l'estrade. On leur lit la sentence de mort. Le prêtre les exhorte, et tous les rites qui précèdent la fusillade sont accomplis. Le bourreau brise au-dessus de leur têtes leurs épées. On leur fait revêtir des chemises blanches avec des capuchons qui leur couvrent le visage. Le commandant des troupes donne l'ordre de mettre en joue. Mais alors un messenger arrive, à bride abattue. On interrompt la

manœuvre. On donne lecture d'un décret impérial qui substitue à la peine de mort d'autres châtiments : pour Pétrachevsky, ce furent les travaux forcés à perpétuité ; pour Dostoïevsky, quatre ans de travaux forcés, puis le service comme soldat dans le régiment d'Orenbourg.

Le comte Korf a écrit ultérieurement, dans ses mémoires, que Pétrachevsky et ses compagnons avaient en vue de réformer l'état social de la Russie selon les idées de l'Occident, de préparer les esprits à cette révolution au moyen d'écrits sociaux et à tendance communiste, au moyen de discours par lesquels ils jetaient le discrédit sur l'état de choses actuel. Il constate, d'ailleurs, qu'il n'y eut pas d'attentat, que les préparatifs d'une révolte ne furent pas prouvés ; il ajoute que tout cela « ressemblait plutôt à une folie qu'à un crime ».

Dostoïevsky, dans *Ma défense*¹, affirme qu'il n'y eut jamais, entre Pétrachevsky et ses hôtes habituels, d'entente préalable pour une action révolutionnaire ; il déclare que l'on se réunissait pour causer et qu'évidemment les nouveautés occidentales intéressaient tout ce monde : la révolution française de 1848 avait alors un retentissement considérable dans l'Europe entière.

Pétrachevsky était un homme fort distingué, avide de savoir, passionné pour les idées généreuses. Il discutait avec ses compagnons sur la liberté de conscience, le gouvernement représentatif, le régime républicain, le désarmement ; quant à la Russie, ce que l'on souhaitait principalement, c'était l'abolition du servage, la liberté de la presse, les réformes judiciaires. On subissait l'influence de Fourier, de Saint-Simon, de Victor Considérant, de Louis Blanc, de Proudhon, de Lamennais.

*
* *

En dépit de toutes ces persécutions, et peut-être avec plus d'intensité à cause d'elles, l'écrivain russe est préoc-

1. *Revue de Paris*, n° du 1^{er} octobre 1898.

cupé sans cesse d'action morale et sociale. Le gouvernement ne réussit pas à le décourager.

Le véritable écrivain russe est un apôtre. Devant la tâche qu'il s'est imposée, il demeure vaillant et grave. Il est avide de vérité, soucieux d'une documentation juste. Il a le don de l'étonnement et de l'observation. L'immense et complexe vie russe s'offre à son enquête : il n'a pas besoin de raffiner pour que son œuvre soit intéressante et importante. A ses constatations il ajoute une idée des remèdes à apporter aux maux qu'il a vus. Il abandonne au goût blasé des oisifs le roman passionnel et quintessencié. Les littératures étrangères suffisent à contenter les besoins esthétiques des délicats ; le véritable écrivain russe assume une tout autre tâche.

*
**

On pourrait tirer de la littérature russe contemporaine un tableau exact et complet de la situation du paysan, un saisissant diagnostic du malaise dans lequel il vit.

Le paysan russe est doux, humble et routinier. Le long asservissement l'a dépourvu d'initiative, mais, par contre, l'a muni d'une patience inépuisable, d'une endurance à toute épreuve. Il s'est fait à la misère, il s'y est adapté ; il emploie une extraordinaire obstination à se maintenir vivant dans des conditions de vie presque impossibles. Il cherche peu à améliorer son sort. L'action coopérative n'est pas dans son caractère : un village situé près d'un marais pestilentiel souffrira des fièvres et de tous les inconvénients qui résultent de ce voisinage, les paysans ne songeront pas à unir leur travail pour dessécher le marais. Ils ne tracent pas de routes en commun : chacun préfère subir le surcroît de peine, les dommages que causent les mauvais chemins, la perte de temps, plutôt que d'accepter une besogne dont le résultat n'est pas d'une égale importance pour tous les habitants du pays ¹.

1. Gleb Ouspensky.

Ils sont rébarbatifs au progrès. Ils n'achètent guère de machines, mais suivent les pratiques les plus anciennes, les plus fatigantes, les moins productives. Ce n'est pas faute de comprendre qu'il y aurait avantage à perfectionner le mode de culture : le paysan russe est, à sa manière, très intelligent; seulement il n'a pas le loisir de s'arracher jamais au labeur quotidien pour se mettre au courant des découvertes et des inventions. Toute innovation se présente à lui comme un luxe qu'il ne peut encore se permettre, qui convient à des gens dont le gain n'est pas si précaire.

En outre, il est méfiant; ayant été longtemps exploité, il soupçonne son interlocuteur de lui cacher une pensée secrète et, quant à lui, par prudence, il réserve son opinion.

Un fanatisme invétéré domine cet être charitable et bon, qui est capable de gaieté franche, d'élans poétiques, qui aime son travail, le considère comme sacré, comme imposé par Dieu.

Cet ancien serf a le respect des autorités, des gens bien vêtus, le culte du tsar, qui, dans son imagination patriarcale, se dessine tel qu'un père, tel que celui sur qui repose tout le soin du vaste territoire. Il ne se révolte que rarement contre les impôts qui le ruinent et qui pourront lui faire infliger, après la saisie, les pires traitements, jusqu'aux punitions corporelles. Malgré les années de disette, pourtant si fréquentes, les émeutes n'ont éclaté que récemment... Quand il n'aura plus rien, le paysan devra mendier, il le sait : il en a vu partir d'autres sur la grand'route. Lui-même y cheminera...

L'été dernier, des révoltes de paysans se sont produites; encore ne furent-elles qu'étroitement locales : elles eurent un caractère naïf qui attendrit. La faim poussait à bout les pauvres gens; les propriétaires les exploitaient, tandis qu'augmentait le prix du blé, de la paille, de tout ce qu'il faut au paysan.

« L'arrivée des émeutiers dans les domaines seigneuriaux, dit un journal qui a fait une étude précise de ces événe-

ments ¹, n'était pas, dès l'abord, accompagnée d'actes de violence, comme le feraient croire les communications officielles. Au contraire, ils venaient demander du blé, ils voulaient en emprunter *pour se maintenir, pour les semailles*. Ils sollicitaient en pleurant, tenant parfois des icones à la main. Souvent ils amenaient leurs femmes et leurs enfants : ils promettaient de restituer avec le temps, *dès qu'ils le pourraient, de restituer en conscience*. Et c'est seulement à l'égard des propriétaires impitoyables qui les repoussaient trop durement, à l'égard des riches qui se riaient de leur misère, que les paysans firent usage de la violence. En général, les bagarres furent provoquées par les propriétaires... Il y eut des occasions où les paysans défendirent le *bon seigneur* contre des émeutiers qui, venus de loin, ne savaient pas et menaçaient d'envahir la propriété : ils postaient, à l'entour, des sentinelles pour annoncer aux arrivants qu'on *avait déjà passé par là*. »

*
**

Ce pauvre peuple aurait besoin d'être tiré de sa nuit. Il faudrait qu'on éclairât son intelligence.

Le problème de l'éducation populaire est, en Russie, extrêmement compliqué, à cause de circonstances diverses. D'abord, l'étendue immense du pays réclamerait un organisme scolaire dont l'ampleur minutieuse est difficile à concevoir. Mais surtout le Gouvernement ne tient pas à ce que le peuple s'instruise; il préfère ne pas éveiller en lui trop d'idées, le maintenir dans une ignorance respectueuse et obéissante. Il n'envisage pas sans crainte ces vellétés de savoir qui se font sentir d'une façon toujours plus évidente dans la campagne russe, bien faiblement encore, avec assez de netteté cependant pour qu'on voie là un signe de temps nouveaux.

Depuis un demi-siècle, il est certain que des progrès

1. *L'Affranchissement*, n° 4.

ont été réalisés : les écoles se multiplient, ainsi que le prouvent les statistiques officielles. Les chiffres qu'on donne sont édifiants et encourageants. Néanmoins, ils ne doivent pas faire illusion. Si considérables qu'ils soient, on est frappé de leur modicité lorsqu'on les compare au chiffre énorme de la population russe. Il est clair que l'instruction fournie par ces écoles n'atteint qu'une fraction minime de la population rurale. Et puis ces chiffres ne permettent pas de conclure à un véritable désir qu'aurait le gouvernement d'instruire les gouvernés. En réalité, quand le gouvernement crée des écoles, c'est pour faire sa part au souci d'instruction qui se manifeste; et cette part, il la fait aussi petite qu'il le peut. Il crée des écoles pour empêcher que l'initiative privée en crée de son côté et organise elle-même, à sa manière, l'enseignement du peuple russe. Il se méfie des intentions pédagogiques que « l'intelligence » avoue. Dans bien des districts, on a fermé nombre d'écoles libres qui soudain s'étaient produites. Tolstoï a raconté toutes les difficultés que lui causa jadis l'organisation de l'école de Yasnaïa Poliana. Des règlements ministériels ont interdit la création d'écoles différentes de celles que le gouvernement dirige et inspire. Enfin, si le gouvernement fonde des écoles, ce n'est pas tant pour promulguer l'instruction que pour lutter pied à pied contre l'action de « l'intelligence ».

Il existe plusieurs sortes d'écoles. Les unes dépendent des zemstva, organes de l'administration locale; les maîtres qui enseignent là sont choisis avec soin : une circulaire prescrit aux municipalités de ne point admettre de professeurs « peu sûrs », c'est-à-dire dont les idées politiques aillent à l'encontre de l'autorité gouvernementale. On a vu pourtant, parmi ces maîtres et ces maîtresses, des dévouements admirables : combien d'entre eux furent réprouvés pour leur libéralisme, inquiétés et révoqués ! Beaucoup d'écoles ressortissent au Saint Synode. Elles enseignent à lire et à écrire, à comprendre le slavon, à compter. Il est fréquent aussi que les paysans d'un village éloigné louent pour l'hiver, à raison de quelques roubles

par mois, un maître qu'ils chargent d'apprendre à lire aux enfants. Tolstoï a noté, dans son livre sur *le Progrès et l'Instruction publique en Russie*, que plus de la moitié de la population totale de l'empire est disséminée en de tout petits villages de trente ou quarante âmes. Pour de si étroites agglomérations, on n'a pu instituer d'écoles régulières : il faut que les paysans se procurent eux-mêmes leur moyen d'éducation. « Ici, le sacristain instruit, dans sa maison, huit garçons pour cinquante copeks par mois. Là, un petit village a engagé un soldat pour huit roubles l'hiver, et le soldat va d'une isba dans l'autre... » Gleb Ouspensky a fait un curieux tableau de ces pauvres écoles improvisées. Le maître et sa bande d'écoliers s'installent, pour la classe, dans les chaumières les plus spacieuses, qui les hébergent à tour de rôle. Quelquefois ils sont mal accueillis. La ménagère trouve qu'on lui met tout sens dessus-dessous et, si elle a l'amour de l'ordre chez elle, chasse tout ce monde.

Le travail du maître dans les écoles régulières est très dur. On lui envoie les enfants dès qu'il fait jour ; on compte qu'il les gardera jusqu'à la nuit. Les parents maugréent lorsque les petits reviennent trop tôt : c'est que le maître est paresseux... Le local est généralement mauvais ; on y manque d'air et de lumière. Les honoraires de l'instituteur sont dérisoires, de quinze à vingt-cinq roubles par mois, ou moins encore, sans la nourriture.

*
* *

Tel est l'abandon dans lequel le paysan russe est laissé. Qui lui viendra en aide ? Il y a bien le prêtre qui pourrait agir avec d'autant plus de facilité que la foi est vive dans les campagnes et qu'il n'est pas tenu en suspicion par les pouvoirs publics. Mais si l'église est pour le paysan une habitude, parfois même une consolation, elle n'agit pas efficacement sur les esprits. Il est bien rare que les prêtres de village fassent des sermons : jamais ils ne commentent

le dogme. D'ailleurs, les prêtres, qui forment une caste spéciale, ont eux-mêmes à se plaindre de la vie. Aussi, le paysan ne leur marchandé-t-il pas son indulgence quand ils sont, par exemple, ivrognes. Les prêtres sont assez misérables matériellement et moralement. Ils ne sauraient avoir un grand prestige. On reconnaît leur utilité, mais on en sait les bornes.

« Le paysan, dit un personnage de Gleb Ouspensky, le paysan a des péchés que ni le starosta, ni le cabaretier, ni même le gouverneur ne peuvent lui remettre : donc, il faut qu'il y ait un clergé. Si le Seigneur accorde une abondante récolte, le paysan veut, par reconnaissance, allumer un cierge : il a besoin pour cela du clergé, car où le placerait-il, son cierge, — à la poste ou à la mairie ? Non, chaque chose à sa place... Notre prêtre n'est pas très bon. Il boit. Mais on ne peut se passer de lui. Le directeur de la poste est un ivrogne, lui aussi : c'est quand même lui qui expédie les lettres. »

Ce clergé ne peut évidemment suffire à contenter l'âme paysanne, quand parfois elle s'éveille à de plus hautes pensées. Alors, livrée à elle-même, elle s'égaré; et les sectes surgissent, bizarres, malades et innombrables.

*
**

L'action populaire que n'accomplissent ni les pouvoirs publics ni les pouvoirs religieux, la littérature s'est fait un devoir de s'en inquiéter. Et ce devoir, si les écrivains avaient la tentation de l'oublier, leurs sévères critiques le leur rappelleraient.

Le rôle de la critique est d'autant plus considérable en Russie que, selon la juste remarque de Mikhaïlovsky, il est moins dangereux de parler des reflets de la vie que de donner la littérature, que de la vie même; c'est pourquoi les critiques ne se bornent pas à de vaines observations esthétiques, mais leur œuvre est aussi bien politique et sociale que littéraire. En aucun autre pays peut-être la

critique ne fut si dogmatique, si impérieuse à l'égard des écrivains, si exaltée pour ses principes, si sévère. A la notion du beau elle substitue celle de l'utilité sociale. Tchernichevsky et Dobrolioubov considèrent les œuvres littéraires comme des documents d'après lesquels on peut juger de la réalité. Pissarev, plus absolu encore, exige d'elles un rigoureux caractère de témoignage historique. Il résulte de telles préoccupations un naturel dédain de la vaine littérature. Dobrolioubov était impitoyable pour les plus grands talents s'il ne les trouvait pas démocratiques : il se dut à lui-même de méconnaître Derjavine, Karamsine, Joukovsky, et même Pouchkine. Quant à lui, il avait idéalisé le peuple : il voyait au peuple toutes les qualités intellectuelles ainsi que morales ; il exigeait que « l'on sentît comme le peuple », que l'on prît le peuple pour guide, pour inspirateur. Pissarev méprisait l'art, accablait Pouchkine, niait Lermontov, Griboïedov, Krilov et Gogol même, qui cependant fut en Russie le premier à peindre la vie des petites gens, sincèrement, sans suivre des poncifs. Mais Pissarev, plus absolu que nul autre dans ses convictions, voulait constituer une école de réalistes intransigeants. Comme panacée sociale, il préconisait les sciences naturelles, susceptibles de vérification et non pas, comme d'autres, théoriques et vagues. Il conseillait à Chtchédrine de laisser là toute littérature et de traduire les savants étrangers. Il aspirait au positivisme ; et, de même, toute cette génération éprouva le besoin de quelque chose de précis pour s'orienter « dans la masse d'idées nouvelles qui la submergeait ». On voit combien les critiques les plus éminents sont loin d'une conception purement artistique de la littérature.

Nul écrivain ne fut plus attaqué dans son pays que le grand Tourguéniev, malgré son génie et malgré l'influence qu'eurent ses *Récits d'un chasseur* sur le mouvement d'idées qui aboutit à la suppression du servage. Mais ses juges ombrageux trouvèrent ultérieurement qu'il attachait trop d'importance à la beauté littéraire. Son talent le rendit suspect à la critique ; on lui en voulut aussi d'avoir, dans

les Pères et les Enfants, tracé du radical russe un portrait qui n'était pas sympathique avec évidence.

Depuis cette époque, la critique est devenue moins tracassière. Elle a conservé cependant son caractère politique.

Sociologue et publiciste, Mikhaïlovsky est aujourd'hui le plus important des critiques russes. A cet égard, il continue la tradition de ses prédécesseurs. Mais il se distingue nettement de Pissarev en faisant une place plus grande à l'idéal. Il se sépare aussi des marxistes, dont l'influence est prépondérante aujourd'hui sur toute une partie de « l'intelligence » russe : il ne considère pas la question sociale comme un problème strictement économique. Il est positiviste, certes, et réaliste. C'est à la réalité même de l'existence qu'il s'intéresse, mais non pas seulement à l'existence matérielle : sa notion de la vie est plus complexe, plus large et plus belle que celle des positivistes antérieurs. Il en résulte que sa critique est plus tolérante.

L'idée qu'il se fait du rôle actif de l'écrivain est fière et vaillante. Il constate que l'écrivain n'a pas, en Russie, toute la liberté désirable. Mais il veut qu'il conserve du moins sa « liberté intérieure », laquelle consiste à se dégager de toutes compromissions, sauf celles qu'exigent impérieusement les sévérités de la censure.

« Ma parole n'est pas libre, dit-il, si je la porte au marché et si je la vends à celui qui m'en offre le plus : l'acheteur mettra la main dessus, et la main de l'acheteur est lourde. Ma parole n'est pas libre si, pour quelque raison, je désire plaire aux hommes puissants ou à la foule en son caprice momentané... Ma parole n'est pas libre, si je suis pareil à une girouette qui tourne au gré du vent : est-ce qu'une girouette est libre ? elle est le plus docile des esclaves. Ma parole n'est pas libre si elle est guidée par l'envie, la haine personnelle, l'ambition, le vœu d'exprimer quelque idée neuve quand je n'en ai point à ma disposition... »

Mikhaïlovsky sait bien que la parfaite liberté n'est pas conciliable avec la faiblesse de l'être humain. Mais de cet idéal on peut s'approcher, — comme le prouvent l'histoire des lettres russes, l'exemple d'hommes qui, dans la mesure

de leurs forces, mirent en pratique la haute conception qu'ils eurent de leur devoir d'écrivains...

Bien qu'il tienne un plus grand compte que Pissarev ne le faisait du caractère d'art des œuvres qu'il juge, Mikhaïlovsky, de même que Dobrolioubov et Tchernichevsky, exige de l'art qu'il soit utile. Il considère que la doctrine de l'art à destination sociale n'appartient pas à un groupe, à une époque : « Pour autant que l'on peut prévoir l'avenir, écrit-il, l'art demeurera le stimulant non pas d'une émotion esthétique, mais de sentiments compliqués, d'idées politiques et morales ».

A « l'art pour l'art » qui, à ses yeux, est sans valeur, il oppose « l'art pour la vie ».

*
* *

Tolstoï, le plus national des écrivains russes, en est aussi le plus sévère et le plus rigoureux. Son génie lui donne le droit d'être catégorique. Il l'est. Dans sa volonté de soumettre la littérature au service l'humanité, il va jusqu'à renier les écrits de sa période préapostolique, qui sont d'incomparables chefs-d'œuvre. Il a le respect et l'amour du paysan ; il est attiré, en effet, par tout ce qui est simple, normal et sain. D'ailleurs, si son apostolat est relativement récent, on trouve déjà dans ses œuvres anciennes plusieurs des idées qui sont l'essentiel de sa doctrine d'aujourd'hui ; en particulier, la préoccupation du peuple des campagnes y est manifeste.

Le personnage de Platon Karataïev est, à cet égard, caractéristique. C'est ce petit soldat qui eut sur Pierre Bésoukhov une influence révélatrice.

« Son visage, en dépit des petites rides circulaires, avait une expression d'innocence et de jeunesse. Sa voix était agréable et chantante. Mais ce qui frappait dans sa conversation, c'est la naïveté et l'à propos. Il ne réfléchissait jamais à ce qu'il avait dit ou dirait et, à cause de cela, son intonation rapide et sûre était singulièrement convain-

cante. Telles étaient ses forces physiques et son agilité, qu'il ne comprenait pas ce que sont la fatigue et la maladie... Il lui suffisait de se coucher pour s'endormir, et de se secouer pour pouvoir, sans aucune transition, se mettre à quelque ouvrage, comme les enfants, en se levant, se mettent à leurs jeux. Il savait tout faire, pas très bien, mais jamais mal. Il pétrissait le pain, cuisinait; il cousait, rabotait, faisait des bottes. Il était toujours occupé et ce n'était que la nuit qu'il se permettait les causeries et les chansons. Il chantait des chansons, non pas comme les chanteurs du régiment qui ont conscience d'être écoutés, mais comme les oiseaux, uniquement parce qu'il lui fallait chanter, de même qu'il lui fallait parfois étendre ses membres ou marcher; les sons qu'il tirait de son gosier étaient toujours très doux, presque féminins, tristes, et son visage devenait alors grave. En fait d'affections, ainsi que les comprenait Pierre, Platon Karataïev n'avait rien; mais il vivait en affection avec tout ce qu'il rencontrait dans la vie, surtout avec l'être humain, non avec un être humain déterminé, mais avec tous ceux qui étaient auprès de lui. Il aimait son chien, ses camarades, les Français, Pierre qui se trouvait être son voisin. Pierre sentait que Karataïev, malgré cette tendresse caressante par laquelle il rendait involontairement hommage à la vie spirituelle de Pierre, n'aurait pas une minute de tristesse en se séparant de lui. Et Pierre commençait à avoir, envers Karataïev, un sentiment semblable... Karataïev ne comprenait pas et ne pouvait comprendre le sens des mots pris séparément. Chacune de ses paroles et chacun de ses actes manifestait une certaine activité, qui était sa vie. Mais sa vie, comme il l'envisageait, n'avait aucune valeur en tant que vie détachée des autres. Elle n'avait de sens que parce qu'elle faisait partie d'un tout, qu'il n'oubliait jamais... »

Tolstoï ne se révolte pas contre la misère du paysan ni contre son ignorance non plus. A coup sûr, ce n'est pas qu'il lui veuille imposer une sorte de mystique dénuement. On l'a vu, dans les temps de disette, se consacrer au soin des affamés. Quant à l'instruction, il a fait de très grands

efforts pour organiser, dans le gouvernement de Toula, des écoles; il a composé plusieurs traités relatifs à l'éducation populaire; il a écrit pour le peuple de petits ouvrages simples et pénétrants. Mais il a trop le mépris du bien-être matériel et de la science orgueilleuse pour penser que l'amélioration sociale du sort du paysan puisse provenir de cette double source. Il croit que le paysan possède, en son esprit inculte, plus de vérités conformes à sa nature et à son existence que les pédagogues et les sociologues, étrangers à son genre de vie, ne lui en pourraient enseigner. Il a confiance dans l'âme populaire, que les erreurs des riches et des savants n'ont pas détournée de sa vraie nature. Aussi voudrait-il que l'instruction vînt au peuple du peuple même; il considère que la vérité est dans le peuple et ne demande qu'à prendre conscience de soi. « La réponse, écrit-il, à cette question : qu'enseigner aux enfants des écoles populaires? nous ne pouvons la recevoir que du peuple. »

Au point de vue économique, il est plutôt optimiste encore. Dans *Anna Karénine* déjà, Lévine fait des réflexions que le Tolstoï d'aujourd'hui ne repousserait pas : « Lévine voyait que la Russie possède d'excellents travailleurs et que, dans certains cas, les travailleurs et la terre rendent beaucoup. Mais, la plupart du temps, quand le capital était exploité à la manière européenne, les travailleurs et la terre rendaient peu. Cela provient uniquement de ce que les paysans ne désirent travailler et ne peuvent travailler fructueusement qu'à leur manière propre. Ce fait n'est pas accidentel, mais permanent, et l'explication s'en trouve dans l'esprit même du peuple. Lévine pensait que le peuple russe, qui doit se répandre sur d'énormes espaces et les cultiver, s'attache consciemment, jusqu'à ce que toutes les terres soient occupées, aux méthodes qui conviennent le mieux : ces méthodes ne sont pas aussi mauvaises qu'on le pense en général. »

Quelle que soit la misère terrible du paysan, Tolstoï ne pense pas de là que provienne le mal. Il ne pose pas la question sociale comme la plupart des philosophes : il la

réduit à une question morale. Il est logique en cela, lui qui considère l'opulence des villes et leur système de vie artificielle comme la source de toute dépravation ? Au contraire, l'ignorance de ce luxe et de cette mauvaise organisation préserve l'âme du paysan des vices les plus fâcheux, et surtout lui évite de méconnaître la véritable portée de la vie.

Dans la *Puissance des Ténèbres*, il y a des paysans dépravés et criminels : c'est qu'ils sont riches. Nikita, le héros du drame, a obtenu le bien-être en épousant Anissia. Or, le mari d'Anissia a été empoisonné par elle, et Nikita s'en doute. Mais il cède à son tempérament ardent et, depuis qu'il n'a plus besoin de travailler sans relâche, depuis qu'il peut aller au cabaret quand il veut, son être moral, beau originellement mais faible, sombre dans le mensonge et la lâcheté. Une mauvaise action en produit une autre : Nikita devient un triste débauché ; enfin il supprime, d'une manière atroce, l'enfant qui naît de sa liaison avec sa belle-sœur. Il est profondément malheureux et songe à se tuer, bien que ses crimes aient été cachés à la justice humaine. Il ne voit plus la possibilité de vivre ; c'est la banqueroute morale absolue... Mais, à côté de Nikita, d'Anissia, ces paysans riches et corrompus, nous voyons le vieil Akime, simple de cœur, probe, humble, qui ne connaît d'autre joie que celle d'une conscience pure, qu'aucun travail physique, fût-ce le plus répugnant, ne rebute. Il voulait que son fils épousât une orpheline pauvre et travailleuse, Matrena, qui l'aimait, et il n'est pas ébloui de la richesse de Nikita ; même il refuse son secours. C'est la vue de Matrena, c'est l'exemple du vieil Akime qui sauvent Nikita. Une brusque lueur se fait en lui : il expiera son crime en se dénonçant. Au milieu d'un festin de noce, parmi les invités ivres et grossièrement joyeux, Nikita tombe à genoux ; il se confesse à Dieu et demande pardon aux hommes. Akime, exalté, auguste dans sa vénération pour « l'œuvre de Dieu » qui s'accomplit, assiste à la confession de son fils avec allégresse. Il empêche qu'on étouffe le scandale et veille à ce que Nikita puisse

décharger son âme de tout ce qui l'opprime. Nikita reconnaît qu'il a péri pour avoir méconnu la sagesse d'Akime :

« Père pardonne-moi ! Tu me disais bien, au commencement, lorsque je tombai dans la débauche : « Si l'oiseau se laisse prendre une griffe, il y passera tout entier. » Je n'ai pas écouté tes paroles, et ta prédiction s'est accomplie. »

Et Akime répond :

« Dieu te pardonnera, mon petit enfant. Tu n'as pas eu pitié de toi-même, mais il aura pitié de toi. Dieu, Dieu ! Il est là ! »

On lie Nikita et on l'emmena. Il sait ce qui l'attend et il n'a pas peur. Il parlait pour se purifier l'âme ; il ne parlera pas pour se disculper.

« Conduisez-moi où vous le devez, dit-il aux agents de la police, je ne dirai plus rien. »

Tolstoï a compris intimement la grandeur humble du paysan ; il trouve des excuses à sa manie routinière, qui souvent se réduit à de la prudence et de la sagesse. L'existence du paysan forme un tout dont la cohérence est manifeste ; les éléments en sont explicables par des raisons certaines ; chacun d'eux y est nécessaire et déterminé, logique.

*
**

On trouve chez les autres écrivains actuels dont la philosophie sociale, par bien des points, diffère de celle de Tolstoï, un égal souci de la question paysanne. Ils semblent même se consacrer plus exclusivement que lui à la peinture de la vie humble.

Ils sont, comme lui, exempts des influences du dehors. Gorki, l'autodidacte génial, au parler rude, à l'esprit farouche, a su trouver, dans les milieux incultes où le jetait l'existence, tout un monde de sensibilités inconnues, de tempéraments rêveurs et hardis, tout un flot de paroles et d'idées dont il s'est fait l'interprète puissant et divinateur. Tchekhov, instruit, sceptique avec tristesse, observa-

teur minutieux, a étudié délicatement les infortunes médiocres et poignantes qui l'entouraient. Il s'est donné pour tâche d'expliquer l'âme russe à la Russie, sans vouloir influencer sur le jugement de ses lecteurs, en les mettant seulement à même de se mieux connaître. Il a pris ses sujets dans des genres variés, mais sans sortir du fonds national. Ce qui l'intrigue et l'inquiète, c'est de voir que le Russe se décourage vite et est vieux à trente-cinq ans. Il se demande quelles possibilités d'avenir s'offrent aux générations nouvelles. Korolenko, lui, le subtil, le doux et le charitable, a sondé la misère des isbas et des prisons; il a écouté les êtres gémir de faim, il les a vus se perdre par ignorance. Et c'est son pays qu'il raconte, c'est pour son pays qu'il travaille.

Une grande tristesse monte de cette littérature, une odeur de misère. Les écrivains qui ont décrit, de cette façon douloureuse, leur pays, sans dissimuler rien, sans atténuer la réalité, sans la charger non plus de couleurs excessives, ont fait acte de courage et de probité; il ont donné à l'œuvre littéraire une noble destination.

1213 (Ils ne sont pas des révolutionnaires qui proposent un remaniement immédiat de l'état social. Mais, avec clairvoyance, ils indiquent le mal et chacun d'eux excite le lecteur à s'émouvoir d'un tel état de choses, à ne le point accepter nonchalamment, à réagir par la pensée au moins.

*
* *

Le caractère essentiellement sérieux, documentaire et démocratique de la littérature russe est accusé par ce fait qu'y contribuent, de la manière la plus importante, des médecins de campagne, Tchékhouv, Véressaïev, Tchirikov et Dmitrièva, par exemple.

Dans l'abandon où les pouvoirs publics et les représentants de la religion laissent le paysan, il est naturel que les médecins prennent un rôle actif. Guérisseurs des corps, ils n'ont guère moins affaire aux âmes, pour peu que les

ait touchés l'esprit apostolique et généreux de la Russie pensante. Il leur faut, pour cette tâche, une résistance physique et une énergie morale à toute épreuve.

Véressaïev n'a pas l'art de Tchékhouv, mais il vaut par son absolue sincérité. Il est sincère jusqu'à vouloir crier la vérité quand même, arrêter les gens pour la leur dire. Il n'est pas un doctrinaire, il ne possède qu'une foi : la vérité ; et il la brandit comme un étendard. Les *Mémoires d'un médecin* valurent à l'auteur l'indignation des uns, la reconnaissance et l'estime de beaucoup d'autres. Il y dévoile toutes les hésitations qui assaillent le débutant, toutes les fautes qu'il peut commettre par gaucherie ou inexpérience. Il enregistre l'impuissance et l'incertitude de la science médicale en bien des cas, ses témérités excessives, sa hâte d'assumer des responsabilités trop lourdes.

Véressaïev, notant les erreurs d'un jeune médecin, a la dignité de n'offrir en exemple que les siennes propres : beaucoup de ses confrères, néanmoins, lui en voulurent de sa franchise. Et Véressaïev s'en étonne : « Nous avons si peur de la vérité, dit-il, nous sentons si peu le besoin de la vérité, qu'il suffit d'en faire voir un petit coin pour que les gens se trouvent mal à l'aise et s'écrient : Comment faites-vous cela ? Quelle utilité y voyez-vous ? Que diront, à vos révélations, ceux qui ne sont point initiés ? » Véressaïev répond : « Afin d'obtenir une confiance qui peut, à un moment donné, devenir nécessaire, il est quelquefois indispensable de tromper un malade gravement atteint. Mais la Société, dans son ensemble, ne saurait être envisagée comme un tel malade, et il est nuisible d'adopter à son égard la pratique de l'éternel mensonge. »

Il se moque du système des cachotteries, autant qu'il le méprise : « Où vous procurerez-vous un coffre assez solide pour y enclorre la vérité ?... Vous aurez beau cercler de fer ce coffre, la vérité sortira par les fentes ; elle sortira détériorée, fragmentaire, agaçante par ce qu'elle aura d'incomplet : elle permettra de soupçonner les pires choses. »

Ce hardi champion de la vérité ne ménage, dans son

livre, rien ni personne. Mais, loin d'inspirer le découragement ou la méfiance, il attire la sympathie sur lui-même et sur tous ceux qui, comme lui, consacrent leurs forces, leur vaillance et leur sincérité à l'œuvre souvent ingrate de secourir autrui.

Véressaïev a publié deux recueils de nouvelles. Il sacrifie l'agrément de la forme à l'idée. Il veut instruire, il veut s'expliquer à lui-même la vie et les moyens de l'améliorer. Il prône l'action saine et humble. Il déteste les vagues aspirations vers l'inconnu, la recherche de ce qui est à effet, éclatant, extraordinaire; il défend que l'on néglige la réalité vulgaire et toute proche. Il recommande qu'on se livre « à une besogne, peut-être obscure, qui ne vous rapportera que des privations sans fin, qui absorbera votre jeunesse, votre bonheur, votre santé... Le travail est beau par la conscience qu'il donne de n'avoir pas inutilement vécu. »

Dans une de ses nouvelles les meilleures, *Sans chemin*, il décrit le dévouement à ses malades grossiers d'un médecin pendant une épidémie de choléra. Ce médecin sauve plusieurs existences. Mais une horde d'ivrognes exaspérés le terrasse, le frappe; et il en meurt lentement. Cependant, il ne se reconnaît pas le droit de maudire ses bourreaux : « Ils m'ont battu comme un chien enragé, moi, contre qui ils ne pouvaient avoir aucun grief. Cinq semaines, j'ai travaillé au milieu d'eux : chacun de mes mouvements démontrait mon vœu de les servir. Et pourtant, je n'ai pu obtenir d'eux la plus simple confiance. Je les forçais à croire en moi; mais il a suffi d'un verre d'alcool pour que tout disparût... Cinq semaines!... Je pensais détruire, en cinq semaines, ce qui s'était formé en eux au cours de longues années... Depuis quand le peuple a-t-il pu prendre l'habitude de nous envisager comme des frères? Quand donc a-t-il profité de notre savoir, de tout ce qui nous rend supérieurs à lui? Nous avons toujours été lointains et étrangers; rien ne nous lie à lui. Pour le peuple, nous sommes des êtres d'un autre monde, qui se détournent de lui avec dégoût et veulent l'ignorer. N'est-ce point à cause de cela qu'existe entre le peuple et nous cet effroyable gouffre? »

Et le médecin mourant, heureux de mourir, dit à une jeune fille qu'il voit pleurer à son chevet : « Aime l'humanité, aime le peuple. Il ne faut pas désespérer, mais travailler beaucoup et obstinément, parce que la somme de travail à faire est énorme. »

L'idée que la Russie et le peuple russe réclament, des hommes cultivés, un immense labeur, le don de toute l'existence, est exprimée chez Véressaïev avec plus de force que chez nul autre écrivain. Il est, quant à lui, un homme pratique, habitué à la recherche du mal, habitué à se tromper souvent dans ses hypothèses sans pour cela se décourager, et à recommencer dans une autre direction quand il a connu son erreur. Par son observation lucide et patiente, il se rapproche de Tchékhev; par sa charité, son intarissable pitié, il rappelle Korolenko. Mais il est moins spéculatif qu'eux, plus prêt à la besogne quotidienne et efficace.

Véressaïev signale l'éveil des intelligences dans la classe ouvrière. Il n'insiste pas sur les manifestations de ce fait nouveau; peut-être la censure l'obligeait-elle à ces précautions. Dans *La fin d'André Ivanovitch*, il décrit ce monde de travailleurs où nous apercevons que des idées s'agitent en des cerveaux naguère obscurs.

André Ivanovitch, ouvrier relieur, parle de l'ivrognerie et l'explique par des causes mentales. « On peut boire un peu, de temps en temps, par désespoir, dit-il, quand l'âme est trop déchirée. Mais je condamne ces gens grossiers, surtout ceux des fabriques, qui boivent sans mesure!... C'est une honte, c'est une tare ignoble! On se dirait en Asie... »

Barsoukov, ouvrier aussi, lui répond : « Aujourd'hui, ce n'est pas seulement au cabaret que l'on voit aller l'ouvrier, c'est souvent à l'école. L'Asie, comme vous l'appellez, se rétrécit d'année en année... Regardez un peu autour de vous : partout commence la vie. Chacun veut vivre par l'intelligence, chacun veut comprendre. Surtout les jeunes... On en a assez, de cette eau stagnante!.. »

Sceptique, André hoche la tête : « Je parle de la masse du peuple, des ouvriers, des paysans. Ces êtres sont horriblement sauvages, obtus et ivrognes.

— Sauvages, obtus? s'écrie Barsoukov irrité. Quand un garçon a travaillé douze heures dans une usine, qu'il sort moulu, la tête lasse, et qu'il s'empresse d'aller à son cours, parfois sans s'être même donné le temps de manger, est-ce de la sauvagerie? Il ne rentrera qu'à la nuit tombée, et, dès l'aube, il faut qu'il soit à son travail... Moi, j'ai suivi le cours jusqu'au bout : mais j'y vais encore à l'occasion... Les garçons qu'on y rencontre sont si éveillés, si conscients! Ils se hâtent vers le savoir, ils veulent tout connaître à fond. Ceux-là, la destinée aura beau se jouer d'eux, ils ne céderont pas... Personne, à présent, ne consent plus à se laisser mener en lisière : on veut comprendre les lois de la vie, le sens qu'elle a... L'été dernier, on nous expliquait la littérature russe. Entre autres questions, on avait soulevé celle-ci : quelle différence y a-t-il entre la littérature scientifique et la littérature artistique? La littérature scientifique, c'est, par exemple, si l'on fait une enquête sur le logement de l'ouvrier : combien de mètres cubes d'air? quel est le chiffre de la mortalité infantile? combien l'ouvrier absorbe-t-il d'alcool par an?... Tandis que la littérature artistique décrit la même chose d'une manière sentimentale. Un ouvrier est à la mort, ses enfants ont faim, sa femme pleure; à l'entour, tout est sale, humide, il n'y a rien à manger. Et il se demande pourquoi il a peiné toute sa vie jusqu'à l'épuisement : il se demande pourquoi il a vécu. Il a vécu sans voir la vie; il n'a vu que le spectre de la vie à travers la fumée de la fabrique... Quel a été le but de sa vie?... »

Le fait que de tels raisonnements s'élaborent dans l'esprit des ouvriers d'usine, est un signe important, que Véressaïev, sans le commenter, a bien mis en valeur. La civilisation gagne, lente, sûre, entravée de toute part, mais obstinée dans sa marche.

*
* *

Ce prodigieux mouvement d'idées ne s'accomplit pas sans trouble, sans souffrance. Il est tumultueux, plus

volontaire que lucide, forcené jusqu'à l'héroïsme, mais intolérant et cruel. Tchirikov en a bien marqué l'intransigeance douloureuse et l'exaspération. Les intellectuels d'aujourd'hui subissent l'influence de Marx et renient leurs prédécesseurs ou leurs contemporains arriérés, en qui ils ne voient que des rêveurs sentimentaux. Le spectacle est poignant de ces groupes d'idéologues que de semblables aspirations animent, qui se dévouent à une même tâche et que séparent des divergences de doctrines.

Dans une nouvelle intitulée *Les Invalides*, Tchirikov trace un portrait saisissant d'un vieil idéaliste, Krioukov, qui a organisé sa vie selon les idées libérales à la mode au temps de sa jeunesse, et qui, après plusieurs années de Sibérie, revient aussi pur de cœur, aussi confiant, aussi prêt à servir le peuple. « Tout pour le peuple et par le peuple », telle est sa devise, reçue des Populistes d'antan et qu'il chérit comme un talisman de grandeur morale. Il veut travailler pour les paysans, leur expliquer leurs droits, les organiser en artels, leur suggérer une vaillante initiative; il subit échec sur échec. Comme il ne saurait accepter de gagner pain qui le mette au service d'idées contraires aux siennes, il vivote dans une terrible misère. Mais son courage n'a point de défaillances. En province, il se fait correcteur d'un journal : il travaille toute la nuit et il est mal rétribué; que lui importe? Le coup qui doit le terrasser ne provient pas de la misère matérielle. Il retrouve un ancien camarade, Poretzki, à présent médecin en vogue. Poretzki a épousé une jeune fille que Krioukov a timidement aimée quand, jeune étudiante, elle était enflammée des mêmes idées que lui. Krioukov a de l'affection pour eux; il vient chez eux se reposer de sa fatigue. Il regarde Varia et rêve. Or voici que, chez les Poretzki, arrive le frère de Varia, étudiant exclu de l'Université. Krioukov sympathise avec lui; ils causent ensemble. Le jeune homme, intransigent, imbu des nouvelles idées marxistes, méprise le vieux populiste, bafoue son idéal suranné et enfin le traite de fou. Krioukov ne peut supporter l'offense. Il s'en va chez lui, affligé. Il a compris que l'étudiant représente

la nouvelle génération ; l'intransigeance de ce jeune homme envers lui, Krioukov, qui a consacré toute sa vie à ses idées, la cruauté avec laquelle il le raille, l'anéantissent. Il perçoit qu'il est fini, qu'il n'a plus rien à faire, — que ses idées étaient peut-être fausses. Il meurt après avoir écrit pour ce jeune homme une lettre où il l'implorait d'être moins dur aux autres, où il lui signalait le danger de rebuter ceux qui viennent à lui, le cœur ouvert, et qui se dévouent, malgré les nuances d'opinions, à la même cause que lui.

L'amour du peuple et le désir de lui être utile, la volonté de le servir et l'incertitude quant à l'efficacité de cette tâche, tous ces sentiments généreux, ardents ou pénibles, sont exprimés avec assez de puissance dans l'œuvre d'un écrivain, populaire par ses origines, et que toute sa vie ultérieure a tenu en rapports constants avec le peuple, Valentine Dmitrieva. Elle est fille de serfs. Elle a été longtemps maîtresse d'école, et maintenant elle exerce la médecine.

Dans la *Ferme Rouge*, elle décrit l'état de souffrance où se trouvent aujourd'hui ceux qui veulent se consacrer au bien du peuple. Deux êtres, l'étudiant en médecine Stéphane et la maîtresse d'école Natacha, sont animés du plus noble altruisme. Natacha, toute jeune, vivant de son travail, idéalise sa propre activité : il lui semble qu'elle fait le bien en contribuant à répandre l'instruction, et, pendant quelques années, son métier lui donne la sérénité et le bonheur. C'est que Natacha, habituée à la ville, n'a pas vu de près la misère du paysan. Elle en prend conscience quand, pour se reposer un peu, elle se retire à la campagne et, désireuse d'être utile, instruit les enfants du village.

Mais voilà que Stéphane, qui, lui aussi, est venu à cette ferme où elle demeure, se raille d'elle. Il est un révolutionnaire énergique et il veut, pour l'action sociale, des moyens violents et prompts, non pas les palliatifs que préconise Natacha. Il hausse les épaules à la vue des petits paysans qui s'appliquent à tracer des lettres sur une ardoise : « Cela ne sert à rien, dit-il à Natacha, vous perdez

vosre temps... On devient fou à vouloir remplir un tonneau percé, et d'affreuses désillusions vous attendent, — à moins que vous ne fermiez volontairement les yeux sur les résultats de votre travail. » Il se moque de sa bienfaisance sentimentale envers le peuple : « Tout est à refaire dans l'édifice social, depuis la base jusqu'au faite. » Il croit mépriser la bonté : « Je ne veux pas être bon... La bonté aime et absout; elle va jusqu'à épargner les reptiles venimeux, parce qu'il lui répugne de sévir et de tuer. Je ne veux pas, moi, pardonner et épargner. Je veux haïr... » Il souhaite l'orage qui détruit plusieurs vies, mais après lequel tout revit avec une force nouvelle : « Vous frémissez à l'idée d'une catastrophe, parce que beaucoup d'êtres seront sacrifiés. Les gémissements, les cris, le sang, oui, c'est affreux! Mais ce n'est qu'un moment dans l'histoire; un moment, sans doute, laid et douloureux... Rejetez toute sensibilité et regardez autour de vous : n'y a-t-il pas plus de vie sacrifiée pendant les périodes d'inertie, celles qu'on qualifie de paisibles? Vous redoutez le vacarme et la lutte? Mais combien meurent tous les jours sans bruit, lentement, de faim, de travail, de maladie, de misère? Le savez-vous? Des milliers, des millions; seulement, tout cela est caché et personne ne s'en indigne... Voici, je viens de lieux où les êtres, à moitié fous de faim, se vendent comme du bétail, ne demandent pour leur labeur que de quoi subsister pendant qu'il dure... »

Stépane compte sur la faim pour éperonner les gens, il compte aussi sur le capitalisme : l'irritation provoquée par la croissance du capital donnera l'éveil. Le capitaliste n'est pas l'ennemi du révolutionnaire; il est son allié inconscient.

Stépane et Natacha s'aiment, mais Stépane n'ose pas songer au bonheur personnel; ce serait la désertion... A moins que Natacha ne consente à le suivre là-bas, vers l'inconnu, vers le travail cruel, farouche, qui tue. Elle n'a pas cette force, et les jeunes gens se séparent; ils ont eu de longues discussions et ils ne se sont permis qu'une fois d'échanger des mots de tendresse. Stépane meurt. « On l'a abattu comme un chien », dit un des personnages du

roman, sans plus insister; mais le lecteur comprend que quelque chose d'atroce s'est passé : les grévistes pour qui il travaillait l'ont assommé.

Natacha, que nous retrouvons après dix ans, continue sa tâche d'éducatrice. Elle s'y exténue, elle est vieille avant l'âge. Elle a fait beaucoup de bien obscur, mais elle n'est pas satisfaite. Les paroles de Stépane lui sont restées au cœur; elle se répète que son effort est vain, qu'elle fait une aumône humiliante pour celui qui la reçoit et pour elle-même qui la donne. Elle ne remarque pas qu'autour d'elle, dans la ville aux nombreuses fabriques, « la vie est en marche », que « l'avenir appartient à l'ouvrier ».

*
* *

Sans doute, il y a, en Russie comme ailleurs, des écrivains purement artistes. Ceux là ne sont point inquiétés et ils ne sont guère dangereux en effet. Ils continuent l'ancienne tradition aristocratique qui concevait l'art comme séparé de la vie, comme un luxe délicat et supérieur. Leur talent s'épanouit à l'aise sans la contrainte d'une tâche sociale rigoureuse. Mais, attachés à l'art pour l'art, ils ne sont pas profondément russes, ils n'incarnent pas le génie national. Depuis que la poésie semble vouloir renoncer aux préoccupations sociales si vives chez Nékrassov autrefois, isolée désormais du mouvement général des idées russes, elle s'est anémiée, appauvrie.

Il faut signaler cependant des écrivains brillants ou raffinés, tels que Mérejkovsky, esprit cultivé, subtil, qui se plaît à l'évocation pittoresque des époques anciennes; Minsky, malgré des vellétés d'art social, versificateur harmonieux surtout, qui recherche l'originalité sans craindre beaucoup la bizarrerie; Balmont, traducteur excellent de Shelley, poète à la fois précieux et passionné; Ivanov, fin lettré, néo-helléniste érudit. Leur esthétique dépasse leur public; ils sont des déracinés.

La critique russe leur est sévère, et l'on ne peut pas s'en

étonner puisqu'ils enfreignent les principes que préconisent, depuis quarante ans, les Tchernichevsky, Dobrolioubov, Pissarev et Mikhaïlovsky.

Ce dernier, cependant, a de l'admiration pour un écrivain qui, sans appartenir à la même famille intellectuelle que Tchékhouv, Gorki, Korolenko, ne peut être assimilé au groupe de l'art pour l'art.

Étrange, singulièrement isolé par le choix de ses sujets et par son élégante habileté d'expression, Andréiev a publié deux volumes de nouvelles dont le succès a été considérable. Il peint des caractères peu normaux et que la vie a déformés, soit en les compliquant, soit en les étriquant; il crée des situations rares. Il a la hantise du mystère : la mort et le mensonge l'inquiètent. La mort, en plusieurs de ses nouvelles, apparaît terrifiante, impitoyable, traîtresse, angoissante par le mystère qu'elle emporte et par celui qu'elle laisse. L'être qui s'en va n'a pas dit ce qu'il avait à dire; ceux qui restent continuent leur vie animale ou torturée, distraits par de petites occupations ou de lourds chagrins, jamais renseignés, jamais tout à fait conscients. Des gens notent leur misère et celle d'autrui, en constatent les manifestations extérieures, en recherchent les causes physiques; mais quelque chose leur échappe toujours, d'eux et de leurs voisins, et ce quelque chose est un terrible problème.

Le Silence exprime l'idée du mystère et de la solitude où les individualités humaines sont confinées. Un prêtre de village, homme dur, autoritaire, orgueilleux, perd sa fille Véra. Elle s'est tuée sans rien trahir des raisons qui l'ont ainsi désespérée. Elle avait étudié à Pétersbourg, puis elle en était revenue, farouche, murée dans un bizarre silence. Enfin, elle se jeta sous les roues d'une locomotive. Et après sa mort, la maison se tut à jamais. « Ce n'était pas seulement l'absence de sons, mais un silence comme il s'en fait quand les êtres qui sont là pourraient parler et ne le veulent pas. » La mère de Véra ne dit pas un mot. Le prêtre est confronté avec le silence et l'insaisissable. « Il ne peut admettre qu'il ne doive jamais savoir; il pense

qu'il peut encore savoir. » Il interroge, dans la nuit, l'âme de sa fille, qu'il aimait et qui est partie sans rien dire. Il souffre, sa haute taille se courbe; il supplie Véra : « Dis ton chagrin, et, vois-tu, de mes deux mains je l'étoufferai; elles sont encore fortes, mes mains. Dis, Véra! »

L'âme de sa fille se tait. Le prêtre s'imagine qu'il y a des paroles à prononcer, un mouvement à faire, par quoi le mystère serait détruit. Mais il ne trouve rien : il s'agenouille au chevet de sa femme paralysée, implorant sa pitié, lui disant des mots de tendresse. Les yeux de la femme sont muets comme ses lèvres. Peut-être avait-elle pitié de lui, mais ses yeux sans expression se taisaient.

Une autre histoire, pareillement analytique, est celle de *Serge Pétrovitch*.

Serge Pétrovitch, étudiant, est pauvre et laid. Il a conscience de ne pas être intelligent, de manquer d'originalité. Parfois, il oublie de réfléchir à l'existence; il cesse de la remarquer, et elle coule, peu profonde, telle qu'un ruisseau fangeux. Mais, par moments, comme s'il se réveillait d'un lourd sommeil, il se rend compte, avec une lucidité soudaine, d'être toujours l'esprit insignifiant de jadis. Nietzsche, qu'il comprend à peine, éclaire d'une lueur froide et triste le désert de son âme. Sa vie lui apparaît semblable à quelque étroit et long corridor sans air ni lumière. Et, dans ce corridor, il croise des fantômes d'êtres privés ainsi que lui de la faculté du rire ou des larmes, et qui agitent silencieusement leurs têtes obtuses. Il tâche de penser; mais, rebelle, son anémique cerveau ne produit que des formules toutes faites, alors qu'il ambitionne des idées et des expressions. Dououreux et fourbu, il ressemble à un cheval qui traîne sur une montagne une charge pesante, halète et tombe; et puis un coup de fouet le cingle. Ce coup de fouet, pour Serge Pétrovitch, c'est la vision ou le mirage du « surhomme », lequel, dans la plénitude de sa force, possède le bonheur et la liberté. Quant à lui, il ne peut s'élever assez haut ni tomber assez bas pour dominer les hommes ou les ignorer. Il sait qu'une vie terne l'attend, une vie sans vertus et sans crimes, où il fonctionnera comme une

machine sans âme. Il n'est rien par lui-même. Son moi clame vers l'indépendance et la félicité ; n'y a-t-il pas droit ? Mais il ne doute pas qu'il lui faille demeurer toujours impersonnel, nul et muet. « Puisque la vie ne te réussit pas, sache que la mort te réussira » : cet aphorisme de Nietzsche se fixe dans sa pensée avec l'intensité de l'évidence. Donc, méticuleusement, il dose un poison : il examine avec satisfaction la fiole ; il ne songe pas à la mort, plutôt il est content de si bien exécuter ses préparatifs. Et il se redresse, lui humble généralement et effacé ; il va voir ses camarades, leur parle d'égal à égal, rit, semble s'amuser. Puis il écrit une lettre, où froidement, comme s'il s'agissait d'un autre, il explique ses raisons de mourir. Ensuite, il a un court accès de peur, et s'indigne de cette peur avec emphase. En ce dernier instant, Serge Pétrovitch, l'être misérable et piteux, crut s'élever au-dessus des génies, des rois et des montagnes, s'élever au-dessus de tout ce qui existe de haut sur la terre, parce qu'en lui triomphait surhumainement le moi humain pur et libre. Il boit le poison dans une fièvre heureuse.

Ce sont des cas psychologiques assez spéciaux qu'étudie Andréiev. Ses héros sont assurément compliqués, et le tourment dont ils souffrent provient d'une pensée rêveuse et réfléchie. L'angoisse de la vérité, la torture du mystère, sous toutes les formes déconcertantes qu'il peut revêtir dans la vie journalière et dans la méditation plus contemplative, voilà l'objet de son attention de psychologue et de moraliste. Il se préoccupe moins que d'autres des circonstances matérielles de la vie. Il semble considérer que les problèmes sociaux sont dominés par les problèmes de l'inquiète pensée humaine. Le malaise philosophique, le désir de la lumière et l'impossibilité de sortir des ombres qu'entasse sur soi-même un songe impérieux, la fatigue du provisoire, l'aspiration confuse et lasse à quelque chose de neuf, de frais et de pur, enfin toutes les velléités diverses, incohérentes, impuissantes et douloureuses qu'Andréiev analyse avec tant de délicatesse, n'est-ce point le plus juste et le plus émouvant diagnostic de l'âme russe, riche et misérable ?

*
* *

Ainsi, les conclusions que l'on peut tirer des écrivains russes actuels sur l'état matériel et moral de l'Empire des Tsars sont extrêmement pessimistes. Et il faut tenir compte de ce qu'ils disent, car ils sont épris d'un immense amour de la vérité. Elle est leur souci, elle est la maxime de toute leur activité, elle est aussi leur esthétique. Leurs tempéraments divers nuancent différemment leurs œuvres; sur les remèdes que réclame la situation, ils ne sont pas tous d'accord; ils ne constituent pas une école dogmatique. Mais, entre les tableaux qu'ils tracent de la réalité, l'analogie est suffisante pour qu'ils se contrôlent et se complètent. C'est une grande consultation morale et sociale, une vaste enquête psychologique que la littérature contemporaine, en Russie, a entreprise et mène à bien.

LA PENSÉE RUSSE

CONTEMPORAINE

CHAPITRE I

L'IMPUISSANCE DE VIVRE

ANTON TCHÉKHOV

Anton Tchékhov est, depuis bien des années déjà, célèbre en Russie. Sa gloire n'a pas, comme celle de Gorki, éclaté brusquement. Son talent ne s'est pas, en une seule fois, manifesté tout entier, avec cette soudaineté incroyable qui, du jour au lendemain, révéla dans l'auteur de *Tchelkache* un écrivain maître de son génie. Tchékhov a suivi une évolution lente et d'apparence capricieuse, logique pourtant. Il a commencé par amuser son public, ensuite il l'a souvent dérouté par les transformations imprévues de sa manière. Finalement, il l'a charmé et subjugué.

Son œuvre est originale, considérable et variée. Tchékhov, comme pour se prouver à lui-même son habileté, a essayé successivement tous les genres. Il a

fait de petites esquisses humoristiques, dont quelques-unes sont des merveilles d'observation fine et ironique, — des vaudevilles, d'un comique sain et un peu gros, — des nouvelles, longues ou courtes, — enfin des drames. Il a paru ne guère se soucier de l'enthousiasme ou de l'irritation qu'il provoquait, et il fut indifférent aux opinions de la critique. Celle-ci, au contraire, s'est intéressée vivement à lui et, parmi les éloges, ne lui a pas ménagé les objections.

La critique russe réclame de tout écrivain une profession de foi et des intentions didactiques. L'écrivain doit appartenir à une école, à un parti, se faire l'apôtre d'une doctrine; il n'a pas le droit de choisir ses sujets au gré de sa fantaisie, pour la joie de narrer avec art, pour émouvoir ou divertir, simplement : on lui demande compte aussi de ses tendances politiques ou sociales. Ces exigences, toutes bizarres qu'on puisse les trouver, s'expliquent par les circonstances au milieu desquelles s'est développée la littérature nationale en Russie. Elle a subi le contre-coup de grandes réformes sociales comme l'affranchissement des serfs, elle a connu le malaise qui appelait de telles réformes et la secousse dont s'accompagnent de tels événements. Des poètes et des romanciers de génie ressentirent la palpitation douloureuse de leur pays. Dans les années qui suivirent l'affranchissement, les âmes s'imprégnèrent de l'amour du peuple. En outre, on crut au peuple ainsi qu'à un élément vital d'où viendrait le salut. Ces illusions s'évanouirent en présence de la réalité. Cependant la poursuite âpre et ardente d'un idéal éthique et politique reste, aux yeux de bien des Russes, la raison d'être de l'écrivain.

Un critique très écouté blâmait Tchékhov pour son

air d'indifférence à l'égard de ces questions. Selon lui, Tchekhov se dépensait en pure perte, prêtant une égale attention aux êtres humains et à leurs ombres, au récit d'un suicide et aux grelots d'une voiture. Il manquait de discernement.

Ces reproches, on pourrait, à la rigueur, les adresser aux premiers écrits de Tchekhov, dont l'apparence est, en effet, futile. Mais l'œuvre s'est ensuite enrichie, et maintenant il est facile de constater qu'elle renferme, malgré son extrême diversité, une idée très nette, peut-être un enseignement. Tchekhov ne s'est pas seulement plu à noter, à fixer les tableaux que lui présentait la réalité; mais du spectacle qu'il avait sous les yeux il a tiré une philosophie... Sans doute, jadis, cherchait-il sa voie; ou bien, dédaigneux de l'opinion, savait-il, à part lui, qu'il avait quelque chose à dire que l'on comprendrait plus tard. En tous cas, il ne faut pas voir entre ses écrits anciens et les récents une contradiction. Sa pensée triste sur la vie s'est peu à peu découverte mais elle était en germe déjà dans ses premiers essais.

*
* *

Tchekhov naquit en 1860. Il habita d'abord une ville de province, dans le sud de la Russie. Il doit à ce fait sa connaissance du paysage méridional et son mépris des petites cités insipides et somnolentes. Puis il fit à Moscou ses études de médecine et pratiqua pendant quelques années, à la campagne, comme médecin de la municipalité. Il put observer à loisir la bourgeoisie et le peuple. Il avait commencé d'écrire, étant encore étudiant. Il collaborait à des journaux satiriques. Ses imaginations d'alors sont d'une irrésistible